

XYZ. La revue de la nouvelle

Petit noeud gordien

Diane-Monique Daviau



Numéro 89, printemps 2007

Cimetières

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (2007). Petit noeud gordien. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (89), 33–40.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Petit nœud gordien

Diane-Monique Daviau

J'AI TENDANCE à voir des signes partout. Malheureusement, je n'en ai pris conscience que tout récemment. Toute ma vie, donc, j'ai perçu des signes là où il n'y avait possiblement que des symboles. Ou des métaphores, comme dirait Thomas. Je ne sais pas faire la différence entre les trois, je crois. Quelque chose m'échappe.

C'est comme pour les cimetières.

J'aime beaucoup marcher dans les cimetières. Pas tous les cimetières, évidemment, mais la plupart. Tous ceux qui ont de l'âge, de la verdure, du panaché. Là où il y a de l'espace, du silence, des arbres centenaires, de l'ombre à profusion, de vastes étendues d'herbe, des allées, et surtout des chemins qui semblent se perdre.

Je vais souvent me promener au cimetière. Dans toutes les villes que j'ai visitées de par le monde, je connais les lieux où reposent les morts. Les cimetières sont très souvent une de mes premières destinations dans une ville étrangère. Je trouve qu'ils sont l'aune parfaite pour prendre la mesure de l'endroit — dis-moi comment tu traites tes trépassés et je te dirai qui tu es.

Certains endroits dans le monde sont à peine dignes de servir de lieux de sépulture, et je connais même des cimetières, pour la plupart urbains, qui sont tout à fait sordides, surpeuplés et à l'abandon, d'immenses dépotoirs humains. Mais d'autres, au contraire, sont de véritables splendeurs. On peut y avoir une idée du paradis qui nous attendrait si le paradis existait.

Dans chaque ville où j'ai séjourné, j'ai mes cimetières préférés.

À Cracovie, rue Szeroka, dans Kazimierz, l'ancien quartier juif aujourd'hui adopté par les artistes et les étudiants, j'ai craqué pour le vieux cimetière Remuh, ses pierres tombales archaïques, les inscriptions rappelant les Tables de la Loi, les innombrables cailloux déposés sur les tombes par les visiteurs, l'aspect un peu échevelé du lieu, comme si un grand vent mauvais était passé par là et avait même ébranlé les modestes monuments placés ici et là dans une sorte de désordre déroutant.

À Qufu, au bord de la mer Jaune, là où Confucius (K'ung Fu Tzu) et ses dizaines de milliers de descendants reposent dans la terre de l'Empire du Milieu, le cimetière des K'ung m'est entré dans le cœur avec ses pistachiers au feuillage luisant sous le soleil couchant, ses peupliers semblables à des pyramides qui chuchotaient dans le vent du soir, le grésillement des cigales le long des pans de cyprès, le coassement plaintif des grenouilles qui s'élevait d'un étang tout proche, les chemins soigneusement ratissés aux abords desquels des animaux de pierre, installés dans un foisonnement sauvage de verdure, montaient la garde près des stèles funéraires, lions aux dents imposantes prêtes à mordre dans la chair ennemie, panthères nerveuses et élégantes prenant leur élan, oiseaux de proie courroucés comme des anges exterminateurs venant tout droit du fond des cieux. Un mur de trois mètres de haut et de cinq mètres d'épaisseur encercle sur sept kilomètres la fabuleuse «forêt de Confucius», deux cents hectares, cent mille arbres, près de cent mille tombes : la nécropole est plus importante que la ville à laquelle elle appartient, et c'est dans l'ordre des choses. À Qufu, les morts comptent au moins autant que les vivants. Cela rend le tombeau de Confucius encore plus étonnant de simplicité : une petite butte dans cet immense cimetière, une stèle tout ce qu'il y a d'ordinaire et une épitaphe disant simplement *Ci-git Maître K'ung*. Cela m'a touché plus que tout.

Je n'ai ressenti quelque chose de comparable qu'aux îles Marquises, dans un minuscule cimetière aménagé dans la forêt, là où les tombes de Gauguin et de Brel, à quelques mètres l'une de l'autre, ont l'air de contempler le Pacifique dans un superbe détachement, une souveraine simplicité qui donne envie de rester là encore un peu et encore un peu puis de ne plus jamais repartir.

Quand je me promène dans un cimetière digne de ce nom, un lieu conçu à la fois pour recueillir les corps humains abandonnés par la vie et pour apaiser la douleur de leurs proches, je me sens enfin calme et presque serein, moi le vieil anxieux qui aurai bientôt soixante-quinze ans et qui n'ai plus qu'un seul être cher sur cette terre, Thomas, mon ami, mon confident depuis des décennies.

Thomas n'aime pas les cimetières. C'est donc seul que j'y passe quelques heures chaque fois que le temps se prête à une longue

promenade. Certains jours, je vais au cimetière catholique. À d'autres moments, je préfère marcher dans le cimetière protestant.

Le cimetière catholique est beaucoup plus grand que le protestant et la quantité d'arbres est impressionnante. Leur variété, aussi. Moi qui aime tant les érables, il y en a là quelques milliers, des argentés, des érables de Norvège, des érables à sucre, il y a aussi tout plein de marronniers d'Inde, des peupliers de Lombardie, magnifiques, des pommetiers de Sibérie. Et puis des frênes de Pennsylvanie, des chênes rouges, de belles épinettes bleues du Colorado, des noyers cendrés, des pins blancs, des caryers cordiformes, des ormes d'Amérique, des cerisiers tardifs, des ostryers de Virginie.

J'aime bien qu'arbres, arbustes et monuments funéraires soient regroupés sur de nombreux îlots aux formes irrégulières et disposés sans ordre apparent. J'aime que dans certaines sections on puisse déambuler sur de longues allées orthogonales bordées d'arbres et de massifs et qu'ailleurs on passe à de simples chemins et à des sentiers sinueux, j'aime qu'on rencontre des ronds-points, des plans d'eau à des endroits inattendus.

J'aime les différences qu'il y a entre le cimetière qu'on dit catholique et celui qu'on dit protestant. J'aime que chacun y accueille des morts de toute confession et que la distinction entre catholique et protestant ne veuille pas dire grand-chose, au fond. J'aime pouvoir me retrouver soudain, sans transition, dans la communauté chinoise, grecque orthodoxe, juive, bouddhiste. Passer d'une sensibilité à une autre, d'une coutume à une autre, puis à une autre encore. J'aime que tous ces regroupements dans les cimetières témoignent d'une conception de la mort — de la vie — qui est particulière. J'aime que là les monuments funéraires et commémoratifs soient beaucoup plus nombreux, plus visibles, et qu'ils mettent ainsi davantage la mort au premier plan ; et qu'ici la nature soit au centre et que les monuments soient plus discrets, dispersés, tels des ornements disposés dans ce cadre naturel. Là, une solennité qui rappelle la gravité de la mort, notre finalité ; ici, un jardin conçu pour les vivants rendant visite à leurs défunts, un petit éden qui alimente la mélancolie plutôt que la tristesse ou le désespoir.

Je ne saurais dire lequel me conviendrait le mieux. Les deux se valent à mes yeux.

Je ne sais pas davantage ce que je trouve préférable : que le corps soit enfoui dans la terre ou qu'il soit incinéré. Poussière, poussière... Qu'est-ce qui symboliserait le mieux cette idée de poussière tu es poussière et tu retourneras poussière ? J'ai bientôt soixante-quinze ans et je ne sais toujours pas ce que je devrais choisir. Ce que je devrais décider.

Je suis incapable de me faire une idée sur quoi que ce soit concernant ma mort prochaine. C'est aussi pour cette raison que, depuis des années, je fréquente si assidûment les cimetières : pour m'aider à trouver ce que je devrais souhaiter prendre comme décisions et comme dispositions concernant ma dépouille. Car dépouille il y aura, bientôt, à mon âge, on le sait — que des dispositions soient prises ou non. Alors, mieux vaut qu'elles soient prises.

Au fond, je n'ai envie ni de brûler ni de pourrir. Je n'ai pas envie de mourir. J'aime me promener au cimetière, pas y être mort.

J'aurai bientôt trois quarts de siècle et je suis exilé. Quelle importance, au fond, au fond-fond-fond des fonds, ce qui adviendra de moi quand je rendrai l'âme ? J'ai quitté mon pays à quatorze ans avec un oncle qui est décédé quelques mois après notre arrivée ici. Dans mon pays d'origine, je n'ai plus de famille.

Ici, j'ai eu Émilienne, j'ai eu un fils. Ils sont morts depuis longtemps. Je sais qu'on pensera que j'aurais dû leur être fidèle. Je sais que je devrais souhaiter être à leurs côtés lorsque viendra le temps de l'éternité. Tout aurait été beaucoup plus simple, d'ailleurs, si j'avais suivi la voie tracée : j'ai beau ne pas avoir le goût de mourir, je mourrai tout de même, et j'aurais su depuis longtemps dans quel cimetière j'allais reposer, à quel endroit précis dans ce cimetière, et j'aurais pu même déjà faire graver mon nom sur la pierre tombale ; car elle existe, cette pierre tombale, et depuis longtemps, maintenant.

Mais je n'y suis pas arrivé. Je ne pouvais m'y résoudre. J'y réfléchis depuis des années et je n'ai jamais réussi à prendre une décision claire, définitive. Je préférerais être auprès de ma femme et de mon fils, c'est vrai, mais je ne peux m'imaginer me retrouver dans

cet affreux cimetière où Émilienne et Émile se sont retrouvés par hasard. Oui, par hasard : parce qu'un jour, un représentant a sonné à notre porte ; parce que je n'y étais pas ; parce qu'Émilienne ne comprenait pas bien l'anglais ; parce qu'elle venait d'être opérée à un œil ; parce qu'Émile avait une forte fièvre et de la diarrhée ; parce qu'Émilienne était inquiète ; parce qu'Émilienne était vulnérable ; parce qu'elle a eu un peu pitié du démarcheur ; parce qu'elle n'a pas compris que ce que l'homme lui montrait n'était pas une photo du cimetière réel, mais la maquette de ce que pourrait être le lieu dans deux cents ans ; parce qu'elle a acheté, ce jour-là, un terrain pour l'inhumation de deux (2) corps et six (6) contenants de restes cinéraires.

Le cimetière en question n'était pas encore aménagé. Il était en construction. En banlieue. Dans une banlieue où nous n'avions jamais mis les pieds, ni elle ni moi. Une banlieue laide où l'on a fabriqué un cimetière à son image. Tout de béton, de ciment, de plastique moulé, de résine de synthèse. Un rectangle quadrillé de chemins de pavés unis. En plein soleil. Sans arbres, sans fleurs. Avec vue sur un centre commercial.

Je pense comme Périclès qu'«un peuple se juge à la manière dont il ensevelit ses morts». Je pense également que les multinationales fabriquent désormais les cimetières de «demain» : style standard, modèle californien. «Nous sommes tous des Californiens devant la mort, même à moins trente sous zéro», je suis d'accord avec le protestataire qui a dit ça.

Lorsque mon fils et ma femme ont péri dans un incendie, cinq années plus tard, tout est allé trop vite pour moi. On m'a demandé si je possédais un terrain dans un cimetière, j'ai dit : «Un terrain ? Un terrain, mon Dieu... oui, mais... »

C'est là qu'on les a enterrés. Enfin, pas tout de suite. Il faisait trop froid pour fossoyer. On les a tout simplement laissés là. Dans un champ de neige. Deux cercueils abandonnés dans un champ. Un jour de poudrerie. J'ai eu l'impression de les perdre doublement. Je savais que jamais je n'arriverais à venir me recueillir sur leur tombe, même au printemps, même en plein été.

Je ne suis jamais allé fleurir leur tombe.

Je sais, pour avoir parlé à quelques reprises au téléphone avec un préposé, qu'on n'a toujours pas planté d'arbres dans ce champ de béton. Il n'y a pas de plates-bandes non plus. Pas de bancs, de fontaines. Pas d'oiseaux, c'est sûr. Juste du béton, du ciment, de la résine de synthèse et de la désolation.

Je sais que c'est là que je devrais me retrouver, moi aussi. Auprès d'Émilienne et d'Émile que j'aimais et que je n'oublie pas.

Mais j'aurais voulu reposer dans un vrai cimetière. C'est pour l'éternité, après tout. Un vrai beau vieux cimetière, grand, plein d'arbres et de fleurs, de sentiers ombragés qui se perdent dans la verdure.

Lorsque je me promène dans les cimetières de mon pays d'adoption, je m'arrête souvent et je me demande si l'endroit me conviendrait. J'admire la vue qu'on a de là où je me trouve, je lis les noms gravés sur les pierres tombales, j'imagine ces morts qui seraient mes voisins pour l'éternité et je réfléchis.

Thomas prétend que je réfléchis trop. Que je cherche trop.

C'est ce qu'il a répété quand je lui ai fait le récit de ce qui m'est arrivé au cimetière protestant. Il y a quelques semaines. Je déambulais tranquillement, je pensais à Émilienne, à mon fils, j'ai été attiré par une pierre tombale que surplombait un ange aux ailes somptueusement déployées, je me suis approché, je me suis placé devant la pierre, j'ai levé les yeux vers le visage de l'ange et, alors, le sol s'est littéralement dérobé sous mes pieds, j'ai entendu des bruits de choses qui déboulaient, craquaient, s'effondraient et je me suis enfoncé, moi aussi, la terre s'est bel et bien ouverte sous moi comme une trappe, j'ai glissé, j'ai crié, j'ai tenté de me retenir, de m'agripper à quelque chose et, pendant que je m'enfonçais, j'ai griffé l'herbe, la terre, des racines, des cailloux, un bout de planche, j'ai hurlé, je tombais, disparaissais, j'allais être enterré là, vivant, mourir. Mourir. Être enterré là. Puis tout s'est arrêté. J'ai cessé de m'enfoncer. Les choses ont cessé de débouler. Je tremblais, je pleurais, un bout de planche pressé contre la poitrine. J'ai relevé la tête : une jeune femme, toute remuée, elle aussi, se tenait au bord de la fosse et me tendait la main, les bras, m'incitait à me calmer, à prendre mon temps, m'indiquait comment faire pour sortir de là, me tirait de toutes ses forces.

J'en ai été quitte pour une frousse comme je n'en avais jamais connu de toute ma vie. Et une variété impressionnante d'ecchymoses.

Des dizaines de fois, j'ai répété à Thomas que c'était sûrement un signe. Il s'est moqué de moi. Plus je disais : « Mais Thomas, le sol s'est ouvert sous mes pieds ! C'est un signe, non ? C'est là que je dois être enterré... Enterré — et là, non ? » et plus Thomas riait. « Un signe, un signe... Tu vois des signes partout, toi ! » J'étais sidéré, et lui riait tellement qu'il en pleurait.

J'ai eu droit à un exposé complet — depuis ce jour, j'appelle Thomas « Petit professeur des sciences de la terre ». D'après lui, c'est tout à fait normal et assez fréquent que le sol s'effondre sous nos pieds quand on marche au-dessus de cercueils empilés les uns par-dessus les autres depuis des années et des années. Ça travaille, sous la terre, ça mange, ça ronge, ça grouille, ça se décompose, ça pourrit, ça rétrécit, ça se dessèche, ça se tasse, ça tombe, ça crée des vides et le sol s'y engouffre. *Dixit* Thomas. « Tu réfléchis trop, tu cherches trop. Arrête de marcher sur les tombes pour aller déchiffrer des inscriptions sur des pierres tombales. Laisse les morts reposer en paix. Il n'y a pas de signe dans cet incident banal. »

Pas de signe, donc.

« Je vois trop de signes ? Parce que j'en cherche, c'est ça ? »

Thomas secouait la tête avec énergie. « Ce que je vois, moi, c'est plutôt une métaphore.

— Une métaphore ? Une métaphore de quoi ?

— Ça, je ne sais pas. Mais ce n'est pas un signe, c'est une métaphore, c'est la métaphore de quelque chose. »

Il continuait à secouer la tête avec conviction. Je repensais à certains événements des derniers mois dans lesquels j'avais vu, là aussi, des signes évidents que ceci et cela et cela et ceci.

— C'est une métaphore de... ta vie, quoi : à force de trop vouloir voir, savoir, voilà, tu t'enfonces.

— Une métaphore de ma vie...

— Oui. Je pense que c'est ça.

— Je suis hanté par des questions insolubles, Thomas, je n'arrive pas à trouver de réponse qui m'indiquerait de quelle manière je...

— Tranche ! Tranche, mon vieux ! Sinon, dis-moi, qui le fera à ta place, en ayant ta bénédiction ? Arrête de triturer le nœud. S'il n'est pas dénouable, tranche-le !

Ça m'a secoué. Je n'avais jamais regardé les choses sous cet angle. Ça m'a donné d'un seul coup un point de vue complètement différent.

Je suis rentré chez moi et j'ai téléphoné à la faculté de médecine de l'université où j'ai suivi un cours du soir, il y a quelques années.

C'est fait, j'ai rempli le formulaire, rédigé la lettre manuscrite : je vais donner mon corps au laboratoire d'anatomie de l'université.

C'est merveilleux.

C'est tout bonnement merveilleux : une fois qu'ils ont découpé, tranché et étudié un corps de la tête aux pieds, ils s'occupent de tout, tout, tout, après. Tout est pris en charge par l'université. Et puis, ça fait avancer la science. Émilienne et Émile seraient d'accord avec moi.

Pour fêter ça, j'ai aussi planifié un voyage d'un genre tout à fait nouveau pour moi : thématique. Après tout, les voyages organisés, ce n'est pas fait pour les chiens. Et puis j'ai l'âge pour ça. Je pars donc à la découverte des cimetières marins. Je n'aurais jamais cru qu'il y en avait autant sur la planète.